

Sur les Marges de l'Empire –  
La Présence Portugaise dans le Sud-Est Asiatique: Histoire, Langue et Métissage

Paulo Jorge de Sousa Pinto  
Universidade Católica Portuguesa – CECC/FCT

Introduction - Les références dans la presse sur «le quartier portugais» de Malacca sont courantes, les festivités de Pâques dans l'île de Flores ou bien les villages indonésiens dans lesquels vivent des familles ayant des yeux clairs, des traits européens et qui revendiquent leur ascendance portugaise. D'une manière générale, ils sont considérés comme «des luso-descendants» ou bien «des euro-asiatiques», survivants de l'empire portugais dans l'Asie du Sud-est du XVIème siècle qui succomba postérieurement à la colonisation hollandaise et britannique.

De nos jours, il ne reste en effet que des vestiges d'une plus ample réalité des communautés métisses et catholiques qui parlait un *patois* de la langue portugaise et qui exerçait une importante influence pendant plusieurs siècles, dans diverses régions de l'Asie du Sud-est. Néanmoins, leur prospérité tout au long des XVIIe et XVIIIe siècles ne découle pas de la vigueur de l'empire dont elles sont originaires mais de leur capacité d'adaptation dans divers contextes politiques et économiques et de réponse aux défis lancés. Bien que traités comme «portugais», leur lien avec le Portugal n'a qu'un effet identitaire, étant une forme de distinction, souvent de prestige social par rapport à d'autres groupes. Leur caractérisation n'est pas facile et a mérité une attention de la part des historiens durant les dernières décennies. Au lieu de définir s'il s'agit effectivement de descendants portugais, il faut plutôt les intégrer dans la pluralité des réalités de l'Asie du Sud-est. Ce fut dans ce contexte que Leonard Andaya a proposé pour ces communautés la désignation de «tribu portugaise», en refusant l'attribution de caractéristiques particulièrement européennes ou de degrés de plus ou moins de quantité de «sang européen» et en les considérant comme n'étant qu'une parmi tant d'autres «tribus» du monde malais-indonésien des XVIIe et XVIIIe siècles. Stefan Malinowski Smith a récemment centralisé son attention sur l'évolution et sur la diaspora de cette «tribu», cette fois-ci dans le contexte des royaumes continentaux, notamment au Siam.

1. L'expédition d'Afonso de Albuquerque à Malacca et la prise de la ville par la force des armes en 1511, a permis aux portugais un considérable élargissement de la connaissance de l'Asie maritime. Leurs horizons, limités jusque-là au subcontinent indien, a dépassé subitement le Golfe de Bengale et, à partir de Malacca, s'est rapidement projeté vers les limites de l'archipel malais-indonésien, les royaumes continentaux de l'Asie du Sud-est et de l'extrême Orient : Java, Siam, les Moluques, les côtes de la Chine et finalement Timor, déjà en 1515 ou 1516. Au contraire de ce qui s'est passé dans d'autres régions de l'Océan Indien comme la Mer Rouge, le Golfe Persique ou la côte du Malabar, la structure officielle portugaise – qui formait le dénommé *Etat de l'Inde* – dans l'Asie du Sud-est, était éparse et fragile, pratiquement circonscrite, au cours du XVI<sup>ème</sup> siècle, à Malacca et à une forteresse dans les Moluques. La présence portugaise au-delà de Ceylan et de la côte orientale de l'Inde a été essentiellement informelle et spontanée, un espace dans lequel évoluaient soldats, marchands ou corsaires – comme le démontre pleinement la biographie de Fernão Mendes Pinto – en théorie, subordonnés à l'autorité du vice-roi, avec un large champ de manœuvre et de liberté et qui agissaient à leur compte. Les représentants de l'autorité majestueuse, eux-mêmes, en commençant par les capitaines de Malacca, détenaient leurs propres affaires en sus des privilèges et des exclusivités qui leur étaient réservées, possédaient des comptoirs et des agents et évoluaient sur des réseaux marchands asiatiques, souvent au détriment et par défaut des ordres et intérêts de l'*Estado da India*.

Cette situation hybride, de mélange et de disparition de frontières, entre caractère officiel et intérêt privé, a été causée par l'entreprise asiatique portugaise elle-même, qui ne disposait pas de modèle défini, s'étant adaptée aux réalités et ayant atténué au fur et à mesure les problèmes qui surgissaient. En théorie, tous les portugais étaient soumis à l'autorité du vice-roi ou du Gouverneur de l'Inde, à Goa (à partir de 1529) et les capitaines des forteresses exerçaient des fonctions de commandement militaire avec juridiction sur le secteur civil, dans les diverses forteresses sous contrôle portugais. En pratique, et comme le système avait encore pour base une structure archaïque au *serviço de el-rei* (au service du roi), il n'y avait pas de forme efficace pour engager et recruter des soldats et des fonctionnaires qui devaient servir en Asie, et beaucoup de ces hommes qui embarquaient à Lisbonne finissaient par s'échapper des armadas et des forteresses dès leur arrivée en Inde, se mettre au service de protecteurs – portugais ou asiatiques – et s'immiscer dans les réseaux de commerce ou par s'installer dans une ville portuaire, souvent en profitant de contacts antérieurs ou des communautés portugaises résidentes.

Ce fut précisément en Asie du Sud-est (ainsi que dans la région de Bengale) que cette tendance s'est manifestée avec plus d'acuité, au cours de tout le XVI<sup>e</sup> siècle. Son origine remonte aux premières années qui suivirent le voyage de Vasco da Gama, plus précisément, à la décision du successeur d'Afonso de Albuquerque, le vice-roi Lopo Soares de Albergaria (1515-1518) d'autoriser ses hommes à se rendre où ils souhaitaient, mesure connue sous le nom de «grande soltura» (libéralisation). Ainsi, au cours du siècle, l'on peut déceler la présence de communautés et groupes de «portugais» qui vivaient en marge des circuits officiel de l'*Estado da India*, soit comme mercenaires et aventuriers qui mettaient leurs services et leurs capacités à la disposition des puissances asiatiques – les cas de Siam et de la Basse-Birmanie sont particulièrement notables – soit en s'installant comme des «casados» (mariés), (des résidents ayant constitué une famille) dans plusieurs parages entre les sultanats malais et javanais et la propre ville de Malacca. A ce propos, et avant la prise de la ville par les hollandais, les chroniqueurs portugais ont établi une nette distinction entre les «casados » «blancs » et «noirs» et, les rapports de la VOC après 1641 firent l'écho de cette égale différence, naturellement et rapidement estompée.

2. L'historiographie sur la présence portugaise en Asie a centralisé traditionnellement son attention sur l'évolution de l'*Estado da India* et sur les aspects officiels qui la revêtait, non seulement en raison du fait que la principale documentation disponible par les historiens avait cette origine, insuffisante et laconique concernant la vie et les activités de ceux qui vivaient en dehors de la sphère officielle, mais aussi car l'attention s'est traditionnellement concentrée sur la concurrence entre les empires coloniaux européens. C'est pourquoi la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle est considérée comme la période de l'apogée de l'empire portugais en Asie et que les époques qui suivirent, comme étant de «déclin» ou de «décadence».

Néanmoins et plus récemment, cette vision a tendance à être remise en cause avec l'apparition d'un nouvel intérêt pour l'étude des dynamiques sociales et politiques des secteurs informels de la présence portugaise en Asie. Des notions ont été banalisées, comme celle de *shadow empire*, de George Winus, afférant au vaste espace du Golfe de Bengale et de l'Asie du Sud-est, dans lequel se déplaçaient des hommes et des groupes qui échappaient au contrôle des autorités mais qui constituaient les véritables vecteurs dynamiques de la présence portugaise. D'un autre côté, plusieurs historiens se sont penchés sur des cas concrets de certains personnages et de groupes extérieurs aux élites traditionnels de l'*Estado da India* qui, bien qu'agissant en dehors de la sphère officielle, ont été les responsables des

initiatives expansionnistes ayant eu un important impact local et régional, notamment au Cambodge, en Birmanie et en Aceh. Célèbre fut l'expression de Sanjay Subrahmayam qui, en parlant de «la Queue Remue le Chien» (*The Tail Wags the Dog*), a caractérisé le dynamisme des initiatives privées et périphériques par rapport à l'immobilisme de la structure officielle portugaise en Asie.

Il est indéniable que l'arrivée des hollandais en Orient et l'établissement de la compagnie Néerlandaise des Indes Orientales dans l'Asie du Sud-est a causé une contraction générale dans l'activité de la navigation portugaise, ainsi qu'une diminution considérable de l'influence de l'*Estado da India* dans les méandres politiques et diplomatiques de la région. Malacca a subi un premier assaut en 1606 et resta par la suite sous pression constante, soit sous forme de blocage, soit sous forme d'attaque directe aux navires portugais, vu que la ville était un point d'appui fondamental et une escale obligatoire de la navigation marchande et missionnaire destinée à la Chine et au Japon.

Malacca est tombée entre les mains des hollandais en 1641, au terme d'un très long siège. Ce fut le deuxième coup qui a atteint la structure officielle portugaise en Asie, après la perte d'Ormuz, en 1622. Au cours des décennies suivantes et après les conquêtes des forteresses aux Moluques, à Amboine et sur la côte du Coromandel, la VOC néerlandaise a littéralement balayé les positions portugaises au Ceylan et sur la côte de Malabar. Entre Goa et Macao, aucune forteresse ne s'est maintenue ou n'est restée comme point d'appui à la navigation, ainsi l'effondrement de l'*Estado da India* a été bien réel.

Néanmoins, la présence portugaise n'a pas disparu, précisément parce qu'elle s'était développée en marge des structures de l'empire et que pour survivre, elle ne dépendait pas des circuits officiels. Formées depuis les méandres du XVI<sup>e</sup> siècle par des groupes revendiquant l'origine et l'identité portugaise tout en étant le résultat d'un processus de métissage sédimenté par des générations successives, les différentes communautés de «portugais» dans l'Asie du Sud-est faisaient partie de réseaux marchands régionaux, possédaient des liens et des contacts avec les élites politiques des divers états et royaumes et leur flexibilité leur a permis une bonne adaptation à de nouveaux défis.

3. L'une des caractéristiques les plus importantes de ces communautés était leur diversité, en plus de leur mobilité et de leur dispersion dans l'Asie du Sud-est. Certains même font référence à elles comme une ou plusieurs «diasporas». Bien que liées par des caractéristiques communes mais variables – une réelle ou une prétendue ascendance portugaise, la religion catholique et le créole portugais – ces groupes se déplaçaient dans des

environnements distincts, possédaient des fidélités politiques différentes et des degrés variables de richesse matérielle. Quelques-uns ont maintenu, au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, une évidente articulation et une proximité avec les structures portugaises en Asie, notamment leur liaison avec Macao. Ce fut le cas des dénommés *larantuqueiros* or *topazes* de Timor. Il s'agissait d'un ensemble de familles métisses, originaires de l'île de Flores (plus précisément de Larantuka) qui durant tout le XVII<sup>e</sup> et une partie du XVIII<sup>e</sup> siècle dominaient politiquement la région de Lifau, contrôlaient le commerce du santal et étaient farouchement hostiles aux tentatives hollandaises de contrôle de l'île. Cela ne signifiait pas qu'ils étaient en harmonie avec les directives de la couronne portugaise; ils ont résistés, au contraire, aux tentatives d'installation d'un Gouverneur à Timor et ont été considérés pendant longtemps comme des « rebelles » par les autorités portugaises.

D'autres groupes se sont intégrés dans les structures hollandaises et se sont mis au service de la Compagnie, soit comme intermédiaires et agents commerciaux, soit comme diplomates, interprètes ou soldats. Les communautés les plus importantes qui ont joué un rôle considérable dans l'histoire coloniale néerlandaise dans l'archipel malais-indonésien ont été les dénommés « *mardicas* » (*mardijkers*), descendants d'esclaves d'origine luso-indienne qui ont occupé un quartier spécifique et qui ont formé un important noyau de la population à Batavia, capitale de la VOC. Parmi leurs traits distincts, tout à fait identifiables dans l'iconographie, il convient notamment de souligner leurs vêtements caractéristiques, notamment l'usage du chapeau et de vêtements à rayures.

L'un des points les plus importants de la réorganisation des communautés « portugaises », après la chute de Malacca a été le sultanat de Gowa, à Makassar (Sulawesi) où s'est déplacé une grande partie des *casados* (mariés) de cette ville. Bénéficiant de la protection du sultan et défiant en évidence les prétentions hégémoniques et monopolistes hollandaises, les « portugais » de Makassar ont prospéré grâce au rétablissement du commerce avec Macao et autres villes portuaires. Ce processus a eu un brusque épilogue à la fin de la décennie de 1660 lorsque la VOC a obligé le sultan à les expulser de la région et à les exclure du commerce régional.

De nouveau contraints à une diaspora, ces groupes ont recherché d'autres points de refuge, notamment à Phnom Penh, au Cambodge et à Ayutthaya, au Siam.

Dans ce dernier Royaume, les communautés de « portugais » ont formé un *bandel* (ou quartier) distinct, mais son existence a été perturbée par l'agitation politique qui a traversé les décennies suivantes et surtout par l'action des missionnaires français qui ne respectaient pas le *Padroado* portugais et qui menaçaient la sphère d'influence portugaise dans la région.

Dans la décennie de 1680, l'arrivée d'une ambassade officielle venant de Macao a renforcé son prestige et à mis à l'épreuve les talents diplomatiques des dirigeants du *bandel* «portugais» au cours des négociations qui eurent lieu dans la Cour Thaï. Cependant, en raison de son isolement et de la suppression des activités maritimes et commerciales traditionnelles qui assuraient partout ailleurs la survie de groupes identiques, un processus d'appauvrissement et de perte d'influence de la communauté était en cours.

4. La survie des communautés de «portugais» dans l'Asie du Sud-est ne dépendait uniquement de leur talent diplomatique auprès des pouvoirs politiques dans les sultanats malais-indonésiens, dans les royaumes continentaux ou dans la VOC hollandaise ou de leur capacité à explorer des routes commerciales. Elle découlait également de la viabilité de leurs caractéristiques identitaires qui se sont atténuées au cours du XVIIIème et surtout au siècle suivant.

La première était la religion catholique, dont la pratique a été graduellement menacée par le manque de clergé qui auraient garanti la régularité du culte et la rigueur des enseignements. Le cas des *mardijkers* de Batavia est spécialement significatif, surtout parce que les autorités hollandaises promouvaient et approuvaient l'adhésion à l'Eglise Réformée et l'abandon des vieilles pratiques catholiques. Il en fut de même pour tout l'archipel. Naturellement, Timor a été une exception, vu qu'à partir de 1702, le vice-roi nomma un Gouverneur pour administrer les zones sous influence portugaise, mais il existait un état de guerre endémique et les missions catholiques se trouvaient en plein déclin au cours du XVIIIème siècle, en raison de l'isolement de l'île et de l'effondrement du *Padroado* portugais. L'on a assisté en outre à une fusion graduelle des communautés de *larantuqueiros* dans les lignées timoraises, en aboutissant à leur fragmentation, dilution et disparition postérieure. Dans les zones d'influence hollandaise, lorsque le catholicisme a été réintroduit dans plusieurs îles voisines, au XIXème siècle, les missionnaires ont décelé que plusieurs formes de culte archaïque avaient survécu à deux siècles de privation de clergé, toutefois l'avancée de l'islam et des missions protestantes avaient modifié définitivement la matrice identitaire de ces communautés.

La deuxième caractéristique définissant l'identité distincte de ces communautés était l'utilisation des formes créoles ou du *patois* de la langue portugaise. Le portugais avait joué dans une certaine mesure une fonction de «langue franche» dans le commerce régional au cours du XVIème siècle, mais son utilisation par des sultans malais et des monarques khmers, entre autres exemples, dans la correspondance avec les gouverneurs et autres autorités

européennes, démontre qu'elle possédait un inévitable prestige au sein de quelques élites et Cours du sud-est asiatique.

Avec la perte d'influence de *l'Estado da India* dans la région et avec les communautés de «portugais» dispersées en divers groupes et sous la pression de la VOC hollandaise, l'on aurait pu s'attendre à ce que l'utilisation de la langue portugaise – ou plutôt du créole portugais – entre rapidement en décadence et finisse par disparaître. Toutefois, ce qui se passa fut exactement le contraire, non seulement elle survécut comme elle gagna de l'espace au sein des sociétés hollandaises qui devaient la chasser, en aboutissant même à pénétrer dans les élites de Batavia.

Il existe plusieurs chroniques de voyageurs européens et des descriptions des environnements sociaux de cette ville qui décrivent comment les familles elles-mêmes de la bourgeoisie coloniale hollandaise se sont vues obligées à tolérer et souvent à apprendre le «portugais», non seulement par obligation de succès dans les affaires, mais aussi parce que leurs propres enfants étaient élevés et éduqués par des esclaves «portugais» qui ne parlaient pratiquement pas cette langue. Les *burghers*, zélés farouches de leur identité néerlandaise, ont été ainsi obligés d'apprendre la langue de leurs ennemis afin de pouvoir communiquer avec leurs enfants. Le même phénomène s'est produit avec le niveau de prosélytisme religieux: pour bien réussir dans leurs efforts, éradiquer les «erreurs» et l'«idolâtrie» catholique et reconverter les communautés chrétiennes à l'Eglise Réformée, les pasteurs calvinistes ont été obligés d'utiliser le «portugais» comme langue de travail, car cette dernière était largement diffusée et d'usage courant à Malacca, en Batavia et partout ailleurs.

L'on a donc assisté à un phénomène d'accommodation et d'ajustement entre les élites politiques hollandaises et les communautés métisses «portugaises». La paix définitive entre le Portugal et les Pays-Bas a été signée en 1669, mais il a fallu encore plusieurs décennies pour que la tolérance religieuse en Asie dans les domaines de la VOC entre en vigueur.

Cette situation s'est progressivement modifiée au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, lorsque les communautés «portugaises» vinrent à perdre leur ancienne importance au fur et à mesure que les empires asiatiques néerlandais, français et britanniques ont acquis un caractère nettement colonial et qu'ils limitèrent entre eux les frontières. À cette diminution de la relevance et de la renommée de la “tribu portugaise” s'est ajoutée une rétraction de sa langue qui a été remplacée dans l'administration, dans le commerce, dans les activités missionnaires et dans les environnements sociaux par les langues des respectifs colonisateurs européens. Les indépendances nationales, qui eurent lieu après la Seconde Guerre Mondiale, ont tout naturellement accéléré ce processus. De nos jours, il ne reste que des communautés à

Malacca, à Tugu (Jakarta), dans l'île de Flores et dans les îles voisines de Timor et en petits groupes dispersés, dont les traits et les vestiges identitaires ont attiré l'attention des anthropologues et dont la survie est parfois perçue comme un simple potentiel touristique, générateur de recettes et de revenus économiques pour les régions concernées.